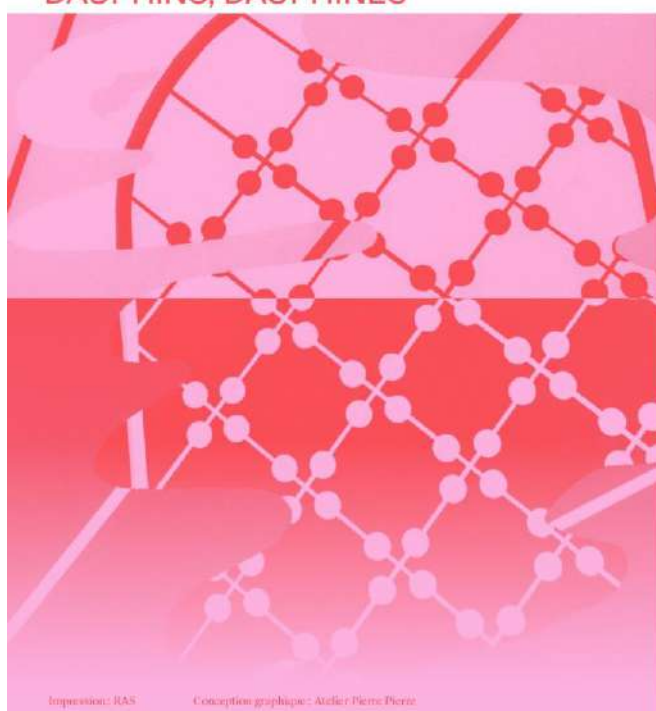


REVUE DE PRESSE



DAUPHINS, DAUPHINES



Impression: RAS

Conception graphique: Atelier Pierre Pierre

LA GALERIE,
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
DE NOISY-LE-SEC

BLAV

d.c.a. TRAVA

Non-France

100% COTON

100% COTON

Mercredi - vendredi : 14h - 18h Samedi : 14h - 18h

Tout Jean Jaurès F-93100 Noisy-le-Sec +33 (0)1 49 42 67 17

www.lagalerie-cac-noisy-le-sec.fr

La résidence de Charlotte Khouri reçoit le soutien du Département de la Seine-Saint-Denis.

Exposition 25 jan. - 21 mars 2020

Charlotte Khouri

essentiels du jour



Charlotte Khouri, nouvelle résidente à La Galerie de Noisy-le-Sec

En septembre, l'artiste Charlotte Khouri rejoindra La Galerie à Noisy-le-Sec pour une résidence artistique de 7 mois. Née en 1985 dans la ville de L'Union, près de Toulouse, l'écrivaine et performeuse est diplômée de la Haute école d'art et design de Genève et a participé à la dernière édition du Salon de Montrouge, où son travail avait été particulièrement remarqué (lire notre édition du 20 juin dernier). En plus d'une aide financière de 13 000 euros (6 000 euros d'honoraires et 7 000 pour la production), Charlotte Khouri pourra bénéficier d'un logement à Noisy-le-Sec. Sélectionnée par un jury composé de Marie Bechetoille, curatrice, Isabelle Boulord, chargée de projets arts visuels et cinéma de la Seine-Saint-Denis, Emmanuel Michaud, conseiller arts plastiques à la DRAC Île-de-France, Nathanaëlle Puaud, responsable des expositions et des résidences à La Galerie, et Marc Bembekoff, directeur de La Galerie, Charlotte Khouri est la huitième artiste lauréate de cette résidence depuis sa création en 2013 – après Félicia Atkinson, Liv Schulman, Julien Creuzet, Jagna Ciuchta, Tarek Lakhrissi, le duo Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize et Nicolas Momein.

M.V.

lagalerie-cac-noisysec.fr

Bons résultats pour Sotheby's en Asie

Le 24 juillet, Sotheby's a dévoilé ses résultats pour le premier semestre en Asie : 445 millions d'euros (3,88 milliards de dollars hongkongais) ont été totalisés sur le continent. Si ce chiffre est en léger recul par rapport à la session record de 2018, il permet toutefois à la maison de conserver son *leadership*. Plusieurs indicateurs feraient pâlir d'envie d'autres places de marché : taux de vente de 89,3 %, 22 % de nouveaux acheteurs ou encore 26 % d'acheteurs âgés de moins de 40 ans. Par ailleurs, à l'échelle mondiale, la clientèle asiatique représente aujourd'hui 28 % des acheteurs et se tourne de plus en plus vers l'art occidental (+ 25 % d'Asiatiques au sein des acheteurs).

ÉLÉONORE THÉRY

Le Louvre mène l'art en bateau

Associé à la compagnie de croisière de luxe Ponant, le musée du Louvre proposera deux « croisières culturelles d'exception » en 2020. Alors que le



PHOTO PHILIPPE HENRIOT/PONANT

10 juillet, la controverse sur l'impuissance de l'Unesco face à la destruction de Venise – à cause du trafic des paquebots notamment – refaisait surface (lire à ce sujet notre article du 16 juillet), Ponant et le Louvre proposent de faire découvrir « les joyaux culturels de l'Adriatique » lors d'un voyage qui s'achèvera « par la Sérénissime Venise et sa lagune ». Des conservateurs du musée prendront part au voyage en tant que guides conférenciers sur le paquebot, dont les prix de cabine oscillent de 3 600 à 10 000 euros. Si c'est la première association entre le Louvre et la compagnie de croisière, d'autres musées – dont le Mucem depuis 2016 et le musée national des arts asiatiques Guimet depuis 2017 – proposent déjà ce type de prestation. M.V.

Le prochain numéro du Quotidien de l'Art sera publié le lundi 26 août. D'ici là toute l'équipe vous souhaite un très bel été.

Malice et ironie s'invitent à La Galerie

Pour sa première exposition de l'année, La Galerie, centre d'art contemporain, invite Charlotte Khouri pour "Dauphins, Dauphines" et sa mise en scène à la fois malicieuse et ironique.

Diplômée de l'École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée, et de la Haute École d'art et de design de Genève, l'artiste franco-italo-libanaise, Charlotte Khouri, s'amuse à déjouer nos présupposés en vrillant nos sens et en débusquant des perceptions inattendues pour produire un subtil jeu d'équilibre entre les champs sémantiques et visuels.

En résidence à La Galerie jusqu'en avril, l'artiste propose, pour sa première exposition personnelle, une installation immersive à partir d'un film qui prend corps avec l'espace du centre d'art contemporain.

Une certaine identité "à la française"

Élément central de l'exposition, le film *Nuit majeure* met tout autant en perspective l'univers de l'entreprise et des travailleurs du secteur tertiaire que les symboles constitutifs d'une certaine identité "à la française". Les décors aux motifs inspirés

par des détails architecturaux propres au tissu urbain de La Galerie, les uniformes élastiques singeant le costume des cols blancs ou les accessoires, sont conçus comme des supports propices à la parole et à la performance... Des personnages tels qu'une maîtresse de cérémonie ou une diva sont ainsi plongés dans une pénombre qui les met en relief.

Tantôt chantées, tantôt susurrées, leurs paroles désacralisent les rapports de pouvoir et les situent dans une représentation où l'on peut croiser pêle-mêle des figures historiques tels que Napoléon ou François Mitterrand, ainsi que des accessoires gastronomiques emblématiques des cultures anglo-saxonnes et françaises.

Exposition du 25 janvier au 21 mars
Vernissage le vendredi 24 janvier
à partir de 18 h. Entrée libre
La Galerie, 1 rue Jean-Jaurès



* Charlotte Khouri, dans un extrait du film *Investiture cœur d'argent*, en 2019.



0 PARTAGES



0 PARTAGES



Qui se distinguera dans la jeune création en ce début de décennie ? Comme chaque mois de janvier, la rédaction de *Manifesto XXI* fait ses paris, avec un double focus spécial cette année...

En 2020, nous avons décidé de confier cette sélection à celles et ceux qui font le monde de l'art, comme une occasion de mettre aussi en avant les talents qui permettent l'émergence.

Marie Chênél présente : Charlotte Khouri

Critique d'art et [commissaire indépendante](#).

« En 2019, au Salon de Montrouge, Charlotte Khouri (née en 1985, vit à Paris) interprétait en les mêlant des bribes de paroles de femmes artistes aux voix graves et singulières, modulées par les addictions ou la tristesse. Speakerine stylée articulant en plein écran d'authentiques sorties télévisées de Jeanne Moreau et Nico, elle débattait un récit dont le tracé déviait volontiers. Après avoir conçu et donné, avec Anne Le Troter, plusieurs représentations théâtrales dans l'espace domestique de familles nantaises, Charlotte Khouri plante ces jours-ci le décor de sa première exposition personnelle, qui fait suite à sa résidence à Noisy-le-Sec depuis septembre 2019. Une mascarade nocturne aux accents psyché... »

À venir :

Son premier solo show *Dauphins, Dauphines* à [La Galerie](#) (Noisy-le-Sec) du 25 janvier au 21 mars 2020.

charlottekhouri.net



Charlotte Khouri, extrait de la vidéo *Nuit majeure*, 2020 (courtesy de l'artiste)



Six Noiséens volontaires ont participé au film réalisé par l'artiste Charlotte Khouri, une œuvre au cœur de son exposition « Dauphins, Dauphines » à voir à La Galerie jusqu'au 21 mars. (plus d'infos en p. 19)

EXPOSITIONS

« Dauphins, Dauphines », une exposition multifacette

Charlotte Khouri, artiste en résidence à Noisy-le-Sec jusqu'en avril 2020, présente actuellement sa première exposition personnelle « Dauphins, Dauphines » à La Galerie, centre d'art contemporain. Entretien.



▲ Charlotte Khouri, filmée dans Nuit majeure, l'œuvre de son exposition à La Galerie

Quel est votre parcours et quelle est l'origine de cette exposition ?

Charlotte Khouri : Je suis diplômée de l'École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée, et de la Haute École d'art et de design de Genève.

Pour cette exposition, j'ai eu envie de réaliser une sorte d'installation immersive qui prend corps avec l'espace du centre d'art contemporain. Le point d'orgue de « Dauphins, Dauphines », c'est le film *Nuit majeure*, tourné ici

à Noisy-le-Sec avec six Noiséens volontaires. Il est projeté comme l'aboutissement du parcours de l'exposition. L'univers que j'ai exploité correspond à une expérience de travail très bureaucratique, déconnectée du milieu de l'art, que j'ai vécue quelques années après l'obtention de mon diplôme, comme une pause dans mon parcours artistique. À travers ce film, j'ai voulu transformer le monde du travail, diurne, en un univers plus onirique, nocturne et presque absurde.

On retrouve dans l'exposition de nombreux symboles français ainsi que des éléments très noiséens. Qu'avez-vous voulu représenter ?

C.K. : Le film, d'une durée de 30 minutes, met en perspective l'univers de l'entreprise, le secteur tertiaire et les symboles constitutifs d'une certaine identité « à la française ».

On retrouve la baguette de pain mais aussi l'Arc de Triomphe en tête de lit, ainsi que des éléments d'architecture propres à Noisy-le-Sec comme l'Hôtel de ville, le centre des impôts, La Galerie... C'est une manière pour moi de désacraliser les rapports de pouvoir que peuvent me faire ressentir les architectures historiques. Une façon de me les approprier et de les situer dans une représentation plus accessible !

Comment s'est déroulé le tournage avec les Noiséens ?

C.K. : Ça a été une très belle expérience ! Nous étions une dizaine sur le tournage et ce qu'il y a de génial dans ce genre de rencontre, c'est que nous apprenons tous les uns des autres. J'ai eu la chance de travailler avec des personnes extrêmement motivées, qui souhaitaient s'évader et rêver avec moi.

**Exposition jusqu'au 21 mars.
Entrée libre.
La Galerie, 1 rue Jean-Jaurès
lagalerie-cac-noisysec.fr
01 49 42 67 17**

Résidences

« J'AI BESOIN DE ME NOURRIR D'AUTRES DOMAINES »

En résidence à La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, Charlotte Khouri revisite l'univers de l'entreprise dans sa première exposition personnelle.

NOISY-LE-SEC. Passée par l'École supérieure d'art et de design de Marseille, Charlotte Khouri connaît ensuite un « black-out » dans sa vie et travaille quelque temps à Paris pour un organisme qui gère des programmes de recherche en économie. Elle se coupe du monde de l'art, ne va plus voir d'expositions, avec l'envie de « tout dépasser ». C'était compter sans Anne Le Troter. Camarade d'études à la HEAD (Haute école d'art et de design) à Genève, l'amie de longue date lui propose de l'embarquer avec elle dans une résidence au centre d'art Le Grand Café, à Saint-Nazaire. Elles créent ensemble des pièces de « théâtre d'habitation », jouées dans des appartements, qui bientôt leur ouvrent les portes du Frac Champagne-Ardenne et du Théâtre des Amandiers, à Nanterre. Entre-temps, forte de cette aventure revigorante, Charlotte Khouri a décidé de revenir à l'art. « Je me suis permis beaucoup plus de choses parce que j'avais déconstruit avant. Cette expérience m'a fait avancer, différemment. Sans elle, je n'aurais pas pu réaliser la vidéo présentée au Salon de Montrouge [en mai 2019], d'une forte dimension théâtrale. »

JOUER LA VIE DE BUREAU

Pour la résidence à La Galerie à Noisy-le-Sec, elle a en tête un projet lié à son expérience du tertiaire, cette vie de bureau à laquelle, de son propre avoué, elle n'était pas du tout préparée. « L'idée était de produire un film à partir de cette réalité, nécessitant que des acteurs jouent avec moi devant la caméra. Dans mon dossier de candidature, j'avais conçu une sorte d'appel à participation destiné à des personnes dont le quotidien est lié à un poste fixe derrière un bureau. »

La résidence à La Galerie devait s'inscrire dans le territoire de la Seine-Saint-Denis. À partir du 22 août dernier (la résidence prendra fin début avril), elle part à la rencontre d'organismes de la ville : les impôts, la mairie, les centres administratifs, quelques entreprises privées... Un post Facebook est rapidement relayé. Le casting fonctionne : six personnes la contactent

pour participer au projet. Des candidatures spontanées « parfaites, correspondant au profil, avec des envies de jouer, d'assumer une posture ». Après une première prise de contact, l'artiste et ses acteurs d'un jour se rencontrent dans son atelier pour répéter, à deux reprises, un texte écrit préalablement, inspiré de sa propre expérience. Par petites touches, les échanges font évoluer les répliques, en fonction des suggestions des uns et des autres sur ce qui sonne plus ou moins juste. Le scénario s'affine, la pièce prend forme.

Reste que « l'univers de bureau était davantage un prétexte pour pouvoir créer quelque chose d'oriental, d'oriental, de nocturne ». L'une des participantes émet-elle le désir de raconter l'un de ses rêves ? La séquence est conservée dans le film. « Pour les autres, il s'agissait plutôt de s'extirper d'un quotidien. En ce sens, nous avons travaillé la dimension artistique – ce qui était le plus intéressant – plutôt que d'évoquer la réalité de la vie de bureau.

« L'univers de bureau était davantage un prétexte pour pouvoir créer quelque chose d'oriental, d'oriental, de nocturne. »

Pouvoir jouer un texte, le chanter... Les échanges ont surtout concerné le travail scénique. Le projet était de réaliser une vidéo avec ces acteurs et tout un décor, des accessoires. Je me suis inspirée d'éléments architecturaux de la ville de Noisy-le-Sec, où je me suis installée pour la durée de la résidence. L'exposition est un palier vers la vidéo. Il y a des barres de danse en baguette de paille, un bureau ministériel, on y croise des personnages historiques, de la broche... »

Théâtrale, foisonnante, la performance filmée creuse un sillon entamé précédemment. « Il y a beaucoup de jeux de langage, on s'amuse avec les accessoires, les situations. L'univers de bureau a toujours été pour moi très exotique. Enfant, à Toulouse, mes parents

Tournage de *Nuit majeure*, décembre 2019. © Nathanaëlle Ponsol



allaient travailler dans ce genre d'endroit. Cela donnait lieu à de nombreuses spéculations : qu'y faisaient-ils ? L'essor du tertiaire a marqué notre génération. Depuis le lycée, c'est une sorte de fantôme très présent. Pour beaucoup, cela représentait un Graal. » Sur cet univers professionnel, Charlotte Khouri porte un regard amusé ; critique aussi. « Ce qui m'intéresse, ce sont les attitudes, les habitudes, la façon dont le quotidien est structuré. Dans le film, les lignes droites deviennent courbes, les bureaux sont des vagues. C'est un univers nocturne. La nuit,

on réutilise ce qui s'est passé le jour. Les lignes peuvent bouger, c'est graphique ; les corps, agencés d'une certaine manière la journée, peuvent évoluer différemment, pour contrebalancer cette réalité. »

UN VOYAGE À PLUSIEURS

Interrogée sur ses sources d'inspiration, elle cite volontiers Anne Le Troter, mais aussi « le travail de théâtralisation entre l'objet et la personne sur scène » de Guy de Cointet, le metteur en scène et comédien Jonathan Capdevielle ou encore, plus surprenant, Jean Yanne !

Charlotte Khouri, *Nuit majeure*, 2020, vidéo. © Nathanaëlle Ponsol

« Il avait un côté grande gueule, c'était quelqu'un de très engagé, je trouve ça fascinant. J'ai besoin de me nourrir d'autres domaines, du théâtre, du cinéma... » Que retire-t-elle finalement de cette première résidence ? « J'ai eu la chance d'être accompagnée par une très bonne équipe. Marc Bembehoff, le directeur de La Galerie, accomplit un travail remarquable. » La Galerie offre ainsi à Charlotte Khouri sa première exposition personnelle, sous la forme d'une installation immersive intitulée « Dauphins, dauphines », autour de son film *Nuit majeure* réalisé pendant sa résidence. « J'ai vraiment apprécié de mener à bien ce projet en collaboration avec différentes personnes, conclut-elle. Au point que je me demande si je ne vais pas continuer avec certaines d'entre elles. C'est un vrai voyage. Un voyage... "planteur" ! »

STÉPHANE RENAULT

« Dauphins, dauphines. Charlotte Khouri », 25 janvier-21 mars 2020, La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 1, rue Jean-Jaurès, 93130 Noisy-le-Sec, lagaleries-cao-noisylesec.fr



EXPOS

LE SUPERMARCHÉ DES IMAGES

du 11 février au 7 juin
au Jeu de Paume



L'omniprésence des images dans notre vie quotidienne et la croissance exponentielle de leur

nombre sont telles que notre cerveau n'est même plus en mesure de les assimiler. Enjeu majeur de notre époque, ce supermarché du visible à l'échelle planétaire démontre à quel point les images de l'économie sont indissociables de l'économie de l'image, nous privant de tout recul et de toute pensée critique. Entre algorithmes et cryptomonnaies, CAPTCHA et bannières publicitaires, peer-to-peer et plateformes de streaming, la réflexion peut-elle encore se frayer un chemin ? Peut-on juguler ce flux qui morcelle nos existences ? La mémoire cache de nos ordinateurs ne serait-elle pas en train de se substituer à la mémoire tout court ? Le philosophe hongrois Peter Szendy, commissaire de l'exposition, propose une salutaire sélection d'œuvres posant un regard incisif sur cette « économie globalisée » et sur ses infrastructures de l'ombre. De la récupération, par Geraldine Juárez, du tatouage numérique de Getty Images aux désagréments de pixels de Jeff Guess, en passant par les détournements de Julien Prévieux ou la vidéo *Clickworkers* de Martin Le Chevallier, chacune des pièces montrées est un appel à la vigilance, mais aussi à la résistance, face à ce trop-plein iconographique qui dépasse l'entendement. Saisissant les paradoxes propres à la dématérialisation du monde et à l'hégémonie des géants du web, l'exposition dévoile avec malice et poésie l'envers du décor – l'arrière-fond fiduciaire qui se cache derrière chaque image. ● JULIEN BÉCOURT

**Peut-on juguler ce flux
d'images qui morcelle
nos existences ?**

STURTEVANT

Disparue en 2014 à près de 90 ans, l'artiste américaine pionnière de l'Appropriationnisme s'est fait remarquer dans les années 1960 en reprenant les œuvres d'artistes (et pas des moindres), de Marcel Duchamp à Frank Stella, sondant ainsi les notions d'auteur, de valeur, d'image voire d'icône. L'exposition montre un ensemble de vidéos composées d'échantillons issus de l'industrie du divertissement qui dévoilent les modes de (post)production et démontent nos mécanismes de perception. ● ANNE-LOU VICENTE

« Ça va aller », jusqu'au 14 mars à la galerie Air de Paris – Komunuma (Romainville)

CHARLOTTE KHOURI

L'artiste propose ici une relecture théâtralisée et amusée de l'histoire à travers un ensemble de motifs, figures et autres fétiches issus du patrimoine national, de la pop culture et d'une certaine mémoire collective, comme autant de supports et de brèches performatives. Dans une mise en scène enjouée à la sauce française déployée autour d'un film inédit, l'on croquera une tête de lit à l'effigie de l'Arc de triomphe, François Mitterrand, une diva, mais aussi de la jelly et des brioches. Bon appétit bien sûr. ● A.-L.V.

« Dauphins, dauphines », jusqu'au 21 mars à La Galerie – Centre d'art contemporain (Noisy-le-Sec)

26.02.2020 – thibaud-croisy.com

Charlotte Khouri, meuf sympa



Charlotte Khouri est à [la Galerie](#), à Noisy-le-Sec. Elle montre une expo pendant deux mois et comme je lui avais dit que je viendrais, j'ai tenu ma promesse, j'y suis passé ce samedi. Noisy, c'est pas très loin de chez moi en plus, et quand tout va bien, je ne sais pas ce qu'il y a de mieux que de prendre le RER et d'aller faire un tour en banlieue. Regarder les stations défiler derrière les vitres, dans un wagon à étage. Rosa Parks. Pantin. Noisy. Pourquoi aller ailleurs ?

Généralement, les gens pensent que le centre d'art est loin. Mais en fait, non. Quand vous sortez de la gare, il suffit juste de remonter l'avenue Jean Jaurès qui, à en croire mon intuition, est la rue la plus commerçante et la plus animée de Noisy. Un patchwork de cultures et de commerces dans lequel se côtoient une boucherie hallal assez chic, un PMU bien dans son jus, un chinois qui prétend faire de la haute gastronomie et le QG de campagne du maire sortant qui sera peut-être réélu dans un mois. « 100 % Noisy », qu'il dit. Au temps pour moi. La Galerie est juste au bout de ces Champs-Élysées locaux, à côté du Théâtre des Bergeries. C'est une bâtisse en pierre, style hôtel particulier, maison de notable du 19^{ème}. Pour entrer, c'est comme chez des amis, faut sonner à l'interphone.

Du coup, à quatre heures, j'y suis. J'envoie un texto à Charlotte pour lui dire mais j'ai à peine le temps de l'envoyer que je la vois surgir du sous-sol avec des traces de peinture partout. « Je repeins les chiottes ! », elle me dit, en me faisant la bise. « Bah dis donc », je lui fais, « c'est le sacerdoce, Noisy ! ». « Mais non ! », elle répond, « je déconne... » Elle bosse pour elle en ce moment, elle fabrique un tarot. « Ah ok ! ». « Viens », elle dit, « je te montre l'atelier si tu veux ». Et elle m'emmène au sous-sol pour me faire visiter ce local sans fenêtre, tout encombré de marteaux, de perceuses, d'outils.

Charlotte me fait rire parce qu'elle a débarqué dans ma vie cet été, à la fin du mois d'août. Elle est entrée sans frapper. Moi, je chillais peinarde dans mon quartier, en espadrilles, de port en port, ici ou là, comme un concierge qui vaquerait à ses occupations ou un Professeur Tournesol un peu frappé. Je regardais le bleu du ciel avec un certain vague à l'âme déjà, car j'éprouvais cette mélancolie profonde qui me saisit à la fin de chaque été, quand la rentrée arrive et que je vois le soleil s'éloigner. La fin de l'été, pour moi, c'est

tragique. Tellement triste que je prends toujours une photo du dernier coucher de soleil, le soir où je considère que cette saison est bel et bien terminée. Après tout, on ne sait jamais si on reverra la suivante. Bref. J'étais dans ce mood-là quand Charlotte est apparue. Elle était dans les starting-blocks, la fille, parce qu'elle cherchait des paumés dans mon genre qui seraient ok pour donner un workshop avec elle à Lafayette Anticipations, dans le Marais. Sur la culture générale. « Ça y est », j'ai pensé, quand j'ai ouvert son mail, « les affaires reprennent... » Je lui ai filé rencard dans le neuvième, au Grand Comptoir d'Anvers. Parce que c'était là que j'avais passé une bonne partie de l'été à me péter la tête au rosé, en terrasse, avec mes espadrilles, mes glaçons. Mais aussi parce que j'aime bien le nom grandiloquent de ce café et la rue Gérando sur laquelle donne un petit bout de terrasse. Y a pas de circulation. C'est calme.

Charlotte est arrivée comme une fleur, de nulle part. Du Sud-Ouest peut-être, vu que c'est là qu'elle est née. Je ne la connaissais pas. Jamais entendu parler. Elle m'a expliqué son délire sur la culture g et le workshop qu'elle était en train de préparer pour Lafayette. Franchement, c'était fin août, il faisait trente-cinq degrés et je n'avais pas envie de me prendre la tête en me demandant si ça valait vraiment le coup de faire ça, si le taf de Charlotte me plaisait ou si j'avais des réserves, si c'était une meuf bien ou si je devais un peu plus me renseigner. Je m'en battais la race en fait, parce que Charlotte était cool et que le rosé était frais, comme d'habitude, donc des détails aussi insignifiants que ceux-là ont suffi à me faire dire : « Ok, bébé. Allons-y ».

On s'est revu un peu plus tard, chez moi, en février. Histoire de préparer l'atelier. On a passé l'après-midi ensemble et à la fin de la journée, Charlotte m'a fait des imitations dans le canapé. Monica Bellucci, par exemple. Bien qu'elle ne lui ressemble pas. L'accent lituanien aussi. Ou plutôt cet accent indéfinissable qu'une Lituanienne garderait si elle parlait français. Ce pays, je ne le connaissais pas de toute façon, mais Charlotte aimait tellement l'imiter que j'ai fini par me dire qu'elle était peut-être une incarnation de l'accent lituanien. Que si cet accent avait une forme, un physique, il aurait peut-être le sien. La Lituanie, c'est quand même bizarre, comme truc. C'est pas loin mais c'est déjà une autre planète.

Je suis allé voir son expo trois semaines plus tard. *Dauphins, dauphines*, ça s'appelle. Du nom de cet animal sympathique qu'on a l'habitude de voir sur les cartes postales de la Côte d'Azur, les prospectus du Marineland ou les boules à neige qu'on achète dans les stations-service. Du nom de ce jeu d'enfants aussi, qui consiste à lancer un ballon en l'air et à crier le nom d'un joueur, au hasard, pour qu'il le rattrape avant que la balle ne retombe par terre. Du coup, c'était mon tour aujourd'hui. Pour rattraper le ballon que Charlotte avait fait. Et crier le nom d'un autre pour essayer de le lui refiler. Le piéger. Mais qui ? Et si je suis pas assez rapide ? Je me suis dit. Qu'est-ce qu'on fait ? On continue ? Oui, c'est ça, je crois. On s'en fout, on continue à jouer.



L'expo de Charlotte est en deux parties. Dans une pièce, un film intitulé *Nuit majeure*. Ça dure 27 minutes. Charlotte me laisse m'asseoir sur un pouf, elle me dit choisir. J'en prends un au hasard mais je manque de me péter la gueule, vu qu'un pouf, c'est jamais très stable, on ne sait pas bien où est le centre de gravité. Je me réinstalle tant bien que mal, maladroitement, Charlotte se marre derrière moi, et quand je suis bien calé à l'intérieur, elle me remet le film au début et je commence à le mater, comme une cassette à la télé.

L'image est sur-éclairée. Brillante. Colorée. Un peu champagne. Style Douglas Sirk sauf que là forcément, c'est pas le même budget. C'est fait avec trois fois rien. Hollywood version Noisy. Charlotte joue dedans avec des acteurs d'âges différents. Ils parlent français, anglais. Pas lituanien. Pas italien non plus. Mais c'est tout comme. Ils ont des costumes bleus, satinés, moirés. Des lunettes avec des brioches à la place des yeux. Il y a des formes aussi, que certains manipulent. De la mousse. De la gelée. Un paravent avec un trou dans lequel une bouche parle. Des doigts qui font des ombres sur des motifs imprimés. Un chien qui dort au pied d'une cantatrice. Une chanson de Balavoine chantée dans un micro à l'effigie de Mitterrand. Sans doute en clin d'œil à leur échange mythique sur le plateau d'Antenne 2. Je ne sais pas trop ce que ça raconte tout ça, mais tant mieux. Peut-être que ça ne raconte rien justement. Peut-être que c'est un filtre qui permet de laisser son esprit divaguer et dans lequel on peut se perdre, vagabonder. Et c'est bien, ça, je me dis, parce qu'à la longue, j'en ai marre d'être mobilisé par des œuvres, des discours, des logiques qui me demandent à chaque fois de les suivre, de ne jamais les lâcher. De temps en temps, c'est bien de ne pas suivre les gens. Ou de les suivre sans les suivre. De les laisser courir, s'échapper, et de déambuler avec eux, de flotter, faire la planche. Par les temps qui courent, la légèreté est devenue une vertu. Et une arme. Soudain, une femme apparaît à l'écran avec une frange énorme qui dissimule ses yeux. Genre Rachel dans *Blade Runner* mais en plus boursoufflée. Je dis à Charlotte : « C'est toi ? » Pas de réponse. Je me retourne mais y a plus personne derrière moi. Elle a disparu.

Bah ! Pas grave ! Elle est repartie au sous-sol, je pense. Préparer son tarot. Et je continue à regarder. Mais pile au moment où je savoure mes premières secondes de solitude, une petite fille arrive et s'assoit à côté. Iranienne, je dirais. Ou Turque. Mignonne. Elle manque de se noyer dans son pouf elle aussi. Je dis : « Attention ! C'est comme de l'eau à l'intérieur ». Elle se marre. Je souris. Je sais pas ce que j'ai aujourd'hui mais je suis hyper sympa. C'est l'ambiance, peut-être. La banlieue. Noisy. C'est bien qu'il y ait des gosses, je me dis. Je suis tellement habitué à voir des centres d'art déserts, vides, ou trustés par toujours les mêmes mecs, que de temps en temps, ça fait plaisir de voir des gosses. Y en avait d'autres d'ailleurs, à l'entrée, quand Charlotte est venue me chercher. Deux gamines qui avaient poussé la porte avant moi et qui s'étaient retrouvés nez-à-nez avec une médiatrice qui leur avait demandé : « Alors les filles, vous savez ce qu'il y a ici ? ». « Des arts ! », elles ont crié, les petites. Un peu comme on dirait : des humanités. Des fromages. Et elles ont raison, les filles. Les centres d'art, de toute façon, ça devrait être réservé aux enfants.

La fin du film est bien. On voit tous les acteurs dans un vaisseau, une soucoupe, une voiture, enfin un véhicule qui avance dans l'espace sans savoir où il va. Il roule. Ou vole. Et tous ceux qui sont dedans ont du vent dans les cheveux. Ils regardent droit devant, vers l'avenir. Vers ce qui vient mais n'est pas encore là. Et de temps en temps, l'un d'entre eux tourne la tête et nous dévisage avec ses brioches à la place des yeux. Je repense à Martine Barrat, la célèbre photographe que j'avais rencontrée dans sa chambre, à la

Cité des Arts, et qui m'avait raconté les sketches absurdes qu'elle faisait dans les années soixante. Ses happenings, ses danses, ses délires avec Graziella Martinez. Le grand n'importe quoi. Juste qu'à ce qu'Ellen Stewart tombe sur elle un beau jour et lui paye le billet pour New-York, pour venir faire le clown à la Mama, la scène expérimentale de l'East Village. Un jour, Charlotte ira peut-être là-bas elle aussi.

Le reste de l'expo, ce sont les reliques du tournage. Les accessoires. Le mobilier. Tout ce qui a servi à faire le film et qu'on retrouve ici ou là, exposé, agencé, archivé, oublié, perdu. Il y a une pièce avec un lit d'enfant, défait, sur lequel les gamines auraient très bien pu s'asseoir. Un peu de lumière. Des veilleuses. Un portail, pour ne pas s'approcher. « C'est le lever du roi », dit Charlotte, un peu plus tard, quand elle me récupère à la sortie du film et qu'elle me fait visiter. Charlotte aime le kitsch. Les jeux. La télé. Les couleurs. La France. Sa peinture est un support pour faire de la mise en scène et sa mise en scène peint le conflit entre la ligne et la courbe, la fixité (l'expo) et le mouvement (le film), le sérieux et le farfelu, le classicisme à la française et l'humour *british* décalé, la parole dure du Président et la voix sinieuse du trublion, le crâne chauve de Mitterrand et la chevelure impétueuse de Balavoine. « Je peux enrouler tout ce que je vois avec mes yeux ».

Un peu plus loin, des brioches trempées dans du plâtre sont accrochées sur les murs. Dans une pièce : un grand bureau ovale, de ministre, en bois peint, style années soixante-dix. Dessus, une machine à écrire, en grillage, et des sièges sur lesquels on retrouve Mitterrand. Vous savez, ce visage de synthèse qui était apparu en 81, à la télé, et que tout le monde avait vu. Aux fenêtres, les pantalons des acteurs pendent, immobiles, à la place des rideaux. Sur les murs, des barres de danse classique en forme de baguettes de pain. Plus loin, un paravent avec des formes peintes, géométriques, et un trou pour parler. Du mobilier vocal, théâtral, qui aurait peut-être plu à Guy de Maupassant. Mais sur le coup, je pense à Stoppani plutôt. Je dis : « Ça me rappelle Juan Stoppani ! » Mais Charlotte ne connaît pas. Alors je sors mon portable pour lui montrer mais y a pas de réseau ici, on est coupé du monde. Tant mieux, ça restera dans nos têtes. « Stoppani est plasticien », je dis. Costumier, scénographe. Un Argentin arrivé en France dans les années soixante-dix. Il a fait des dessins, des sculptures, des décors de théâtre, des rideaux, des tableaux aussi. Bariolés, baroques, inspirés du Pop Art. C'est très chouette. J'aime beaucoup Stoppani. Il est retourné à Buenos Aires maintenant. Mais je devrais le voir cette année si tout se passe bien. « Je croise les doigts », je dis, « il a un âge canonique ».

Pour son expo, Charlotte a encore fait un truc simple. Elle a éteint les néons de la Galerie. Ces néons accrochés au plafond, indéboulonnables, qui éblouissent l'espace de leur infâme lumière blanche et qui écrasent la moindre petite zone d'ombre. C'est très simple d'avoir éteint ces trucs, c'est tout con, et en même temps, ça nimbe l'espace d'une pénombre très étrange, d'un voile, d'une épaisseur de gris bienvenue dans cette étrange bâtisse. Qui ressemble de plus en plus à une maison hantée. Les salles sont seulement éclairées par des sources lumineuses que Charlotte a dispersées ici ou là. Pas beaucoup. À tel point que vers six heures, j'ai presque l'impression d'être chez elle en fait, et qu'elle est descendue de sa chambre en pyjama pour me montrer ses jouets. Ou alors que je suis chez moi, un dimanche, et que je traînasse dans le salon.

Tous les visiteurs devraient être accueillis comme ça, je me dis. Individuellement. Par Charlotte. Avec des gamines qui rôderaient. Qui feraient partie de l'expo. Comme le chien blanc de Pierre Huyghe, avec sa papatte rose. On n'aurait plus l'impression d'être dans un centre d'art du

coup, mais à l'anniversaire d'une copine chez qui on viendrait goûter. Manger des brioches. Boire du plâtre. Tartiner des accents lituanien sur la tête d'un Président qui flotterait en pure forme, au milieu des couleurs, des losanges et des lignes, loin de toute signification. À chaque fois, Charlotte aurait sa chemise maculée de peinture et son collant improbable sur lequel sont dessinés des chats. Le tarot du sous-sol serait juste une excuse. Il ne serait jamais commencé. Jamais fini.

Les gamines sont parties, à présent. Elles se sont volatilisées. Où ça ? Je ne sais pas. Dans les ombres peut-être. Par une porte dérobée de l'exposition, un puit dans lequel elles seraient tombées par mégarde, comme Alice au pays des merveilles. Supposons qu'il y ait un trou de souris dans un mur, où seules des petites filles seraient capables d'entrer car les adultes ne le verraient pas, y seraient indifférents.

La nuit tombe sur Noisy et il est temps de partir maintenant. C'est bien quand on ne connaît pas trop les gens, je me dis. Quand on les découvre. Car on peut davantage les imaginer. Les écrire. « Parfois », dit Charlotte, « vous devez arrêter votre regard avant qu'il n'atteigne ce que vous êtes en train de regarder ».

Elle me raccompagne à la porte. Comme dans une maison bourgeoise. Ou comme un forain qui dirait au revoir aux enfants à la sortie du manège. « Tu fais quoi ce soir ? », elle me demande. « Une raclette », je réponds. « Et toi ? » « Des huîtres ! » On se marre. Chacun son style. Chacun ses formes. Grises ou jaunes, froides ou chaudes, dans des coquilles ou des coupelles brûlantes. En tout cas, molles toutes les deux. À gober. C'est drôle, je pense, j'aurais plutôt imaginé l'inverse. Raclette pour elle, fruits de mer pour moi. Mais ce soir, c'est comme ça. Allez savoir pourquoi. C'est pas nous qui décidons. Dauphins, dauphines. « Bon, j'y vais ! », je dis, en rouvrant la porte de la Galerie qui me ramène vers Noisy, l'avenue Jean Jaurès, les bruits des marteaux piqueurs qui pétaradent sur la place. « À bientôt ! », dit Charlotte dans l'embrasure de la porte. Qui se referme. Disparaît.

Thibaud Croisy



Dauphins, Dauphines, exposition de Charlotte Khouri, du 25 janvier au 21 mars 2020 à La Galerie, Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec

Photo 1 : Thibaud Croisy

Photos 2 et 3 : Extraits du tournage de *Nuit majeure*, 2020 © Nathanaëlle Puaud

 Télécharger ce texte



LA GALERIE/MICRO-FOLIE

Après-midi gourmand avec Charlotte Khouri !

Dans le cadre de son exposition "Dauphins, Dauphines", présentée à La Galerie jusqu'au 21 mars, l'artiste Charlotte Khouri convie les Noiséens à partager son univers fantasque le temps d'un après-midi !

Rendez-vous est pris le samedi 21 mars ! À 14 h 30 à la Micro-Folie, 53, rue de Merlan, vous pourrez assister à une performance de l'artiste Élise Carron autour de la brioche, accessoire gastronomique "à la française" cher à Charlotte Khouri. Fermentation, transformation, cuisson, l'artiste partagera ses savoirs dans un moment chorégraphié ! À 15 h 30, Noisy-le-Sec Histoire(s) vous attend sur la

Place du Moulin Fondu pour un "cheminement" historique autour des clôtures des habitations, imaginé avec Charlotte Khouri et son attrait pour l'architecture noiséenne. Fin du parcours à 17 h à La Galerie, 1 rue Jean-Jaurès, pour une visite décalée de l'exposition, une pointe d'humour anglais et un "Tea time", avec dégustation de *jelly* et des brioches d'Élise Carron !

Participation libre



L'ŒIL DES EXPOSITIONS ÎLE-DE-FRANCE

—Noisy-le-Sec (93)

L'IDENTITÉ "À LA FRANÇAISE" SELON CHARLOTTE KHOURI

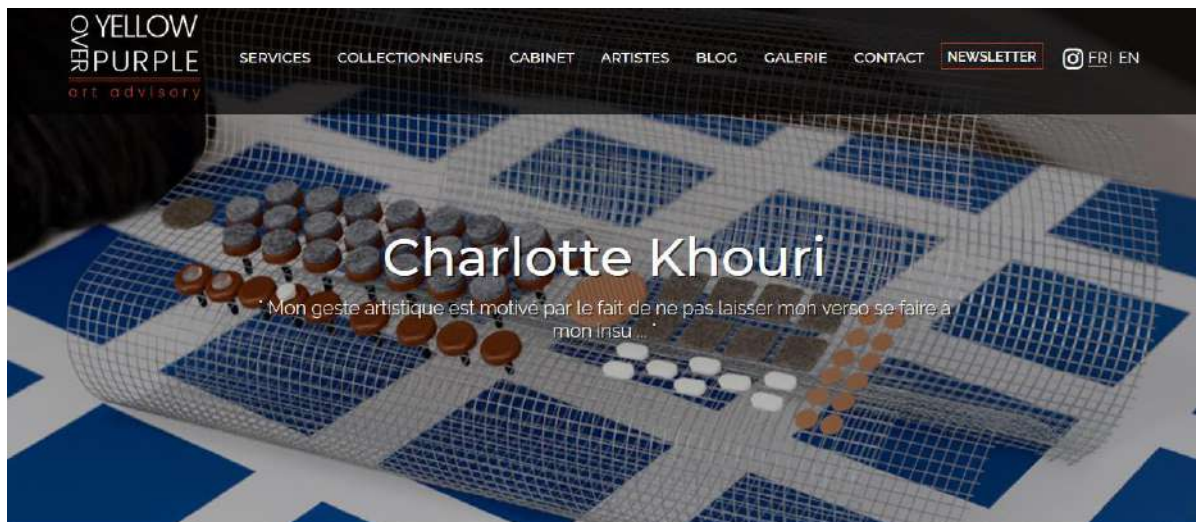
La Galerie – Centre d'art contemporain
Jusqu'au 21 mars 2020

Après avoir étudié l'art et le design à Marseille puis à Genève, Charlotte Khouri (née en 1985) a délaissé la pratique artistique pour un travail de bureau pendant quelques années. De cette expérience, elle tire une réflexion sur l'univers de l'entreprise, qui imprègne son œuvre filmique, plastique et performatif. Pour sa première exposition personnelle, elle propose une installation multiforme tirée de la pièce centrale *Nuit majeure*. Ce film traite avec humour de l'univers du travail tertiaire et de notre rapport à l'histoire et au pouvoir. Charlotte Khouri aime à déjouer les oppositions et les hiérarchies – le sujet et l'objet, l'horizontal et le vertical, le sinueux et le rectiligne. Dans *Nuit majeure*, elle met en scène une galerie de personnages, tantôt loufoques tantôt graves, dont le langage, l'attitude, les costumes et les accessoires sont tous signifiants. Ainsi, le recours à des symboles emblématiques de l'identité française – de la brioche à l'Arc de triomphe en passant par le chapeau de Napoléon – lui permet de questionner les ressorts de l'identité nationale. Cette exposition, réalisée dans le cadre d'une résidence à La Galerie, a été pensée par l'artiste comme un projet global. Une installation de mobilier, dont la plupart des éléments sont repris du décor du film, se présente, au choix, comme préambule ou conclusion à *Nuit majeure*. Rien n'est laissé au hasard, tous les éléments se répondent dans l'espace d'exposition et dialoguent à la fois avec le lieu et le territoire environnant, par de multiples références à l'architecture et à l'urbanisme de Noisy-le-Sec. —A.-C.M.

• « Dauphins, Dauphines, Charlotte Khouri », La Galerie CAC, 1, rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec (93), www.lagalerie-cac-noisyseec.fr

Charlotte Khouri, *Nuit majeure*, 2020. © Photo Nathanaëlle Puaud.





Investiture cœur d'argent, 2019, vidéo,
30 minutes, exposée au salon de
Montrouge 2019
<http://charlottekhouri.net> @



Retour aux artistes

➤ Quelles sont vos influences ?

Depuis plus d'un an je découvre l'œuvre de Jean Yanne en tant que réalisateur. C'est mon numéro 1. Ces films relèvent du génie de par la combinaison d'une esthétique foutraque précise et des messages politiques forts, cuisinée en vue d'une très grande adresse au public.

Tout le monde s'y retrouve et tout le monde en prend pour son grade. Rien n'est laissé au hasard, c'est perfectionniste. et quand une parole se tait, une autre s'enclenche, la parole est infinie chez Jean Yanne.

C'est amoureux, généreux, un poil revêché et au-delà de l'abouti.

Pour moi chacun de ses films est une œuvre complète.

Avant que les films de Jean Yanne ne le supplantent, j'ai longtemps été accompagnée de près par le travail de Guy de Cointet – et le suis encore mais plus distancée.

Ses dessins chiffrés, ses abstractions de la langue, ces personnifications de la géométrie m'ont grandement influencée à mes débuts. Ce rapport entre la ligne ondoiyante du vivant – l'organique, et la ligne droite des structures du langage, des chiffres, des formes géométriques, m'a amenée à me questionner sur le « poids » et le « lieu » du théâtre.

Chez Guy de Cointet, il n'y a pas moins de théâtre entre une personne et une forme inanimée, qu'en chacune d'elles respectivement.

J'ajouterai aussi Joël Pommerat, auteur et metteur en scène fondateur de la compagnie Louis Brouillard. Je l'ai découvert avec sa pièce *Je tremble*. Il aime la profondeur de l'obscurité et la frivolité quasi vulgaire des paillettes ; cette opposition asymétrique permet à la scène de jouer de différents degrés de voilages et des dévoilements, tant dans l'imperméabilité sociale entre ses personnages que dans l'enchaînement des actes.

J'ai toujours vécu ses représentations comme des enfermements dans une grotte, dans laquelle quelques éléments du spectacle européen quotidien se seraient glissés pour être frigorifiés lentement et implorer le cœur séché, sourire devant.

On ne sort jamais indemne de l'obscurité de Pommerat.

Et enfin, je ferai référence à une pièce qui m'a énormément réjouie, *Adishatz* de Jonathan Capdevielle, découverte il y a deux ans. C'est un solo où l'auteur et acteur jouent des dialogues entiers entre plusieurs personnages (en l'occurrence son père et lui-même), ainsi que d'autres personnes de son entourage.

Il a un talent d'imitateur parfait, et comme il vient du Béarn non loin de ma région natale, j'ai été touchée par le portrait qu'il incarne des relations sociales, des mœurs culturelles, des virées nocturnes, des lieux communs musicaux, à travers les difficultés de communication qui persistent.

» Vos obsessions ?

Depuis l'enfance, je suis fascinée par le rôle des médias, de la presse et par le rôle de l'humour. Petite je voulais être journaliste ou humoriste. Je suis née en 1985 et j'ai connu un monde des médias croissant, développant ou renforçant de plus en plus de formats d'informations.

J'ai toujours observé les médias comme une équipe d'acteurs et de metteur en scène à notre service. La théâtralité de la parole médiatique me captive, j'observe l'orientation de l'attention qu'elle opère, et traque ses jeux de formatages de l'esprit. Elle est comme une voix isolée du monde, robotisée, momentanément, se retrouvant sur un socle mis en lumière, faisant face à l'audience que nous sommes.

Je remets continuellement en question cette mise en scène, son pourquoi, son objectif. Que veut-elle, cette voix centralisée ?

Ce qui m'intéresse en deuxième plan à propos des médias de presse et de télévision, c'est le pouvoir d'information qu'ils ont sur la « matière ». Nous, corps de matière, sommes spectateurs et receivers de ces paroles journalistiques, médiatiques, télévisuelles, et en sommes informés, au sens aristotélicien du terme – « mettre en forme ».

Au fond, cette théâtralité médiatique me fascine car je reconnais l'impact qu'elle a sur soi et sur nous, non pas en nous donnant uniquement accès à de l'information, mais en façonnant surtout le corps individuel et social que nous composons.

Elle a pour moi un impact si canalisé sur nos vies, que je ne rêve d'une seule chose depuis toujours, le déjouer, le renverser, m'en amuser, m'offrir artistiquement l'envers qu'elle nous refuse.

J'ai la sensation que nous avons besoin de rééquilibrer la face du monde en créant des versos, grâce à l'art pour la partie des représentations et de l'imaginaire notamment.

La presse et les médias nous adressent un recto du monde – une forme en relief d'une certaine manière « lue et approuvée », en façonnant nos versos – les formes en creux que nous sommes, notre intérieur.

Et c'est le cas, l'information arrive jusqu'à chez nous, dans notre salon, sur nos téléphones. Pas besoin d'aller la chercher.

Mon geste artistique est motivé par le fait de ne pas laisser mon verso se faire à mon insu. Mon corps, mon esprit et mon intériorité, c'est tout ce que j'ai finalement. Et je tiens à cette forme de résistance en façonnant *mon verso du monde* en réponse aux volontés des formes d'informations qui me sont adressées.

J'ai besoin de déjouer les formes dominantes entretenues par les *messagers*, les journalistes, les organes médiatiques. J'ai envie de pouvoir partager et transmettre cette forme de liberté sur le seul terrain qui nous appartient encore : soi, son corps, transcendant le soi-spectateur attendu. On est en droit de répondre à ce recto qui nous est adressé depuis « l'antenne de la pyramide », tant dans nos engagements individuels et collectifs dans le quotidien, que dans la re-création de nos imaginaires.

» Parlez-nous de l'une de vos réalisations ou expositions dont vous êtes le/la plus satisfait(e) et/ou qui vous a rendu(e) heureux(se)

Je dirai ma vidéo installation présentée au salon de Montrouge en 2019, intitulée *Investiture cœur d'argent*. C'est la pièce la plus personnelle et la plus libre que j'ai jamais eu l'occasion de créer. J'y ai mis des parts d'enfance, ainsi que l'adoration que j'ai pour le jeu d'imitation, pour les interviews et la voix. J'ai pu exprimer pour la première fois une réponse à des images et des formes de discours que j'ai reçus par la télévision des années 50 aux années 2000 (parce qu'elle fut, il faut bien le dire, ma première école).

C'est aussi grâce à cette pièce que j'ai appris à prendre de larges libertés dans mon processus de travail, libertés qui m'ont permises d'aller débloquent des envies comprimées. Elles n'auraient jamais eu de place nulle part si je n'avais pas dû aller les chercher pour les exprimer artistiquement ; elles seraient restées planquées certainement.

» Emmenez-nous quelque part

Si je devais vous emmener aujourd'hui quelque part, ce serait dans un havre de libertés à travers un extrait de la bande originale du film *Chobizenesse*, de Jean Yanne, qui pour moi résonne fortement avec l'actualité.



Légende Photo :

Clavier, accessoire de la vidéo *Nuit majeure* (29 minutes), La Galerie, Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 2020

SOPHIE LEGRANDJACQUES : « PLEIN SOLEIL DÉMONTRE À QUEL POINT LES CENTRES D'ART SOUTIENNENT LES JEUNES ARTISTES »

La programmation estivale des centres d'art, « Plein Soleil », propose cet été une cinquantaine d'expositions dans toute la France. Sophie Legrandjacques, directrice du centre d'art contemporain Le Grand Café à Saint-Nazaire, et présidente de d.c.a, l'association française de développement des centres d'art contemporain, présente cette édition et dresse un état des lieux sur fonds de crise sanitaire.

Propos recueillis par Anne-Lys Thomas



Sophie Legrandjacques. © Céline Nieszwawer

LES CENTRES D'ART ONT MAINTENU LEURS ENGAGEMENTS DE RÉMUNÉRATION

La plupart des centres d'art ont rouvert leurs portes après deux voire trois mois de fermeture. Comment ont-ils poursuivi leurs missions pendant le confinement ?

Le confinement n'a pas été synonyme d'arrêt total de nos activités. Les centres d'art ont dû se réadapter dans l'urgence pour s'organiser autour de deux préoccupations majeures. D'abord garder le lien avec les artistes en travaillant sur une adaptation des projets suspendus, pour les repenser ou les décaler. Des commandes spécifiques ont aussi été mises en place pour des projets en ligne pendant le confinement. L'autre point important a été de maintenir le lien avec le public, en mettant sur Internet des ateliers, des contenus de médiation imaginés spécifiquement, ou encore des contributions inédites d'artistes, ce qui était un moyen de maintenir des rémunérations pour les créateurs. Un certain nombre de lieux ont réalisé un travail autour d'archives accumulées au fil des projets, une matière artistique très peu exploitée. Dans ce sens, ce contexte particulier a été propice à la recherche et à une réflexion de fond.

La crise a encore plus révélé la fragilité des artistes. Comment le réseau des centres d'art peut-il soutenir actuellement les créateurs ?

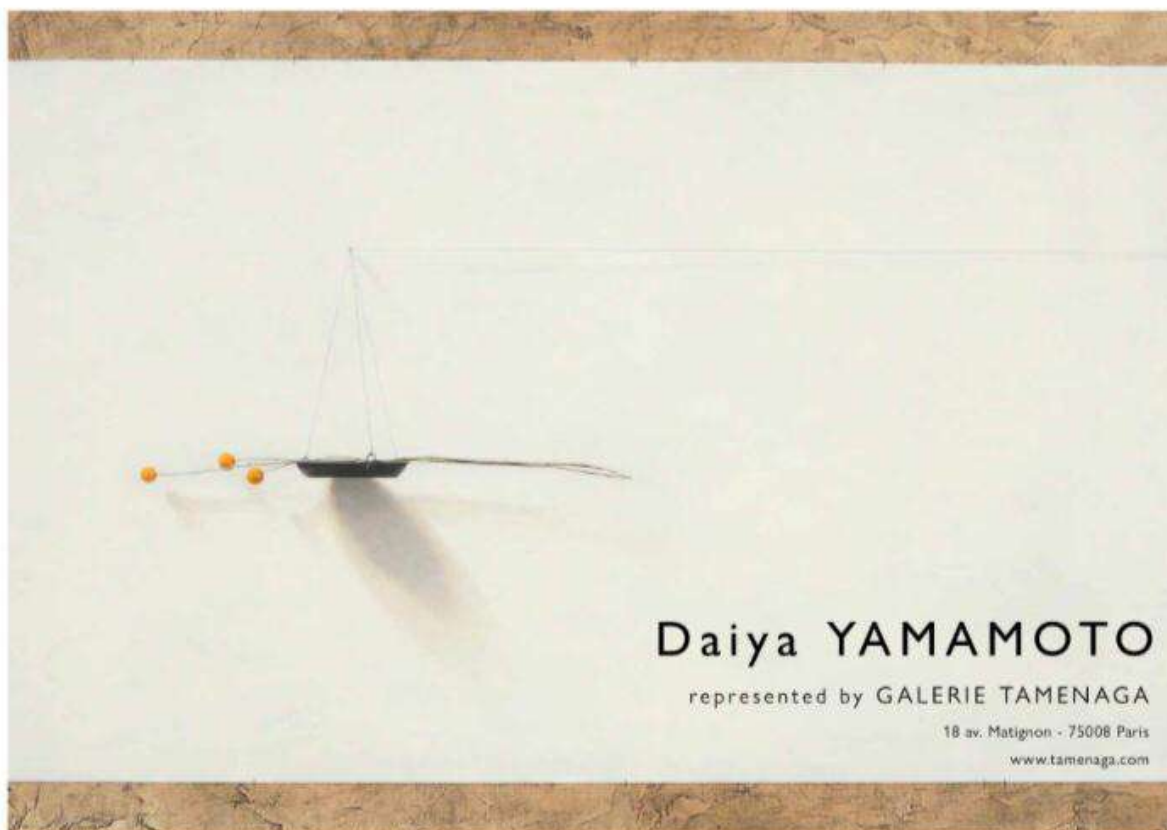
Dès l'annonce de la crise, les centres d'art ont maintenu tous leurs engagements financiers de rémunération, même lorsque les projets étaient reportés voire annulés. Actuellement, la priorité est de rouvrir les ateliers de production, reprendre les résidences, tout en ayant des réflexions approfondies sur les moyens à mettre en place pour soutenir encore plus les artistes. Nous avons conscience que la rémunération d'un projet d'exposition ne prend pas totalement en compte l'investissement en amont des artistes qui travaillent parfois de longs mois ou des années sur un projet. Nous aimerions à terme prendre en considération ces différents temps de travail et pouvoir mieux rémunérer les périodes de recherche. C'est une ambition qui nécessite une réflexion plus large à mener à l'échelle du secteur des arts visuels dans son ensemble, pour construire une véritable économie de la création... Et qui suppose des moyens financiers adaptés.

Justement, des baisses de subventions et d'aides sont-elles à craindre ?

Il est encore trop tôt pour prédire quelles répercussions économiques la crise aura sur les centres d'art. L'État maintient ses subventions et la plupart des collectivités également pour l'année 2020. L'avenir est plus inquiétant : la crise va être longue et les répercussions sur les collectivités territoriales qui financent les centres d'art sont à craindre à long terme. C'est le moment d'entendre la précarité de ce secteur, de ces artistes et de ce réseau de structures très actif et pourtant essentiel à la vitalité artistique de notre pays. Nous nous trouvons à un moment de vérité où il est capital de réaffirmer une politique publique forte pour la culture et les arts visuels.



Zora Mann, vue de l'exposition «Waganga», Villa Arson, Nice. Courtesy de la galerie Chertludde (Berlin). Photographie © François Fernandez



Daiya YAMAMOTO

represented by GALERIE TAMENAGA

18 av. Matignon - 75008 Paris

www.tamenaga.com



Vue de l'exposition « Dauphins, Dauphines » de Charlotte Khouri, La Galerie, centre d'art contemporain, Noisy-le-Sec. © Aurélien Mole

CERTAINS LIEUX ONT MALGRÉ TOUT RÉUSSI À PROPOSER DE NOUVELLES EXPOSITIONS

la première pierre dans la construction d'un réseau européen de centres d'art, initié par d.c.a qui préfigure ainsi un nouveau mode de coopération entre réseaux professionnels sur le plan international.

Le programme « Plein Soleil » propose une cinquantaine d'expositions.

À quoi va ressembler l'été pour les centres d'art ?

Confinement oblige, certaines expositions prévues ont dû être reportées, et ce sont surtout celles ouvertes juste avant mars qui seront visibles cet été. C'est le cas par exemple de « Between Ears, New Colours », avec Elena Narbutaitė et Hagar Schmidhalter au Crac Alsace à Altkirch [Haut-Rhin]. Certains lieux ont malgré tout réussi à proposer de nouvelles expositions pour « Plein Soleil », notamment les parcours artistiques comme « Gontierama » préparé par Le Carré à Château-Gontier [Mayenne] ou le projet « Faire communs », organisé par la Maison des Arts Georges & Claude Pompidou à Cajarc dans la vallée du Lot. À travers une cinquantaine d'expositions et 205 artistes présentés, « Plein Soleil » est un programme foisonnant qui démontre à quel point les centres d'art soutiennent les jeunes artistes, de Chloé Delarue à la Villa du Parc à Annemasse [Haute-Savoie] aux jeunes diplômés du Creux de l'Enfer à Thiers [Puy-de-Dôme], en passant par Minia Biabiany au Magasin des Horizons à Grenoble [Isère]. Avec dans le même temps des expositions d'artistes internationaux encore peu connus en France, comme à l'Espace de l'art concret à Mouans-Sartoux [Alpes-Maritimes], à la Criée à Rennes [Ille-et-Vilaine], au Crac Occitanie à Sète [Hérault], à la Villa Arson à Nice [Alpes-Maritimes]...

**« Plein Soleil », jusqu'au 30 septembre,
www.dca-art.com/projet/plein-soleil-2020**

La première Assemblée européenne des centres d'art a été décalée en 2021 : qu'attendez- vous de ce rendez-vous ?

La question de l'égalité des genres sera au centre de cette première assemblée. Le but sera d'essayer de comprendre et de déconstruire les freins à cette égalité dans les centres d'art, dans la programmation mais aussi dans les équipes et les publics. Comment, en tant que responsable de centre d'art, se positionner dans cette société aussi troublée ? Nous voulons nous emparer de cette question pour avoir une réflexion plus large et durable sur l'égalité. C'est un sujet que l'on ne peut plus ignorer, on le voit particulièrement en ce moment.

Par ailleurs, ce rendez-vous est

Menu

 **MEDIAPART**
MAR - 23 JUIN 2020 - ÉDITION DE LA MAJOURNÉE

Recherche 

LE JOURNAL

LE STUDIO

LE CLUB

DEPUIS 48 HEURES

LES BLOGS

LES ÉDITIONS

L'AGENDA

LA CHARTE

PARTICIPEZ

Le petit théâtre du pouvoir de Charlotte Khouri

19 JUIN 2020 | PAR GUILLAUME LASSERRE | BLOG : UN CERTAIN REGARD SUR LA CULTURE

A la Galerie - Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, Charlotte Khouri s'empare avec humour du monde de l'entreprise pour mieux le tordre et interroger notre rapport à l'histoire et au pouvoir. « Dauphins, Dauphines », sa première exposition personnelle dans un centre d'art, se joue des faux semblants du pouvoir et de sa mise en scène et compose une œuvre immersive totale.

1 COMMENTAIRE

6 RECOMMANDÉS

A+ A-



Vue de l'exposition « Dauphins, Dauphines » de Charlotte Khouri. La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mots

A la mi mars, alors que la France entrait en confinement forcé, contraignant la Galerie - Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec à fermer plus tôt que prévu « Dauphins, Dauphines », la première exposition monographique de Charlotte Khouri dans un centre d'art, de l'autre côté des Alpes, chez nos voisins helvétiques, le conseiller fédéral en charge de la santé se fendait d'une petite phrase acerbe : « *Nous ne faisons pas de politique spectacle[1]* », allusion à peine voilée à l'exemple français du traitement de la crise du coronavirus, à la fois grandiloquent et chaotique. Interroger la mise en scène du pouvoir dans sa théâtralité est précisément l'un des enjeux majeurs de l'exposition, dont l'humour est la meilleure arme. Trois mois après sa fermeture prématurée, « Dauphins, Dauphines », enfin déconfiné, est prolongé et se donne à voir jusque mi-juillet. Charlotte Khouri (née en 1985 à L'Union, Haute-Garonne, vit et travaille à Paris) a étudié à l'Ecole supérieure d'art et de design de Marseille - Méditerranée, puis à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD) de Genève d'où elle est diplômée. Elle place la pratique performative au cœur de son travail artistique. Filmée ou en direct, celle-ci s'articule autour de décors, d'accessoires et des textes conçus spécifiquement, opérant un lien entre formes et sujets. L'an passé, au Salon de Montrouge, elle présentait « *Investiture cœur d'argent* », sa vidéo sans doute la plus personnelle, dans laquelle elle laisse libre court à son goût pour l'imitation à travers les interviews et la voix. Elle était auparavant thérapeute pour œuvre d'art dans la pièce sonore « *Les objets de l'art sont mes meilleurs sujets* » diffusée à l'occasion des 24h de la radio à Genève en 2014. Depuis son enfance, elle est fascinée par les médias et le pouvoir d'information qu'ils ont sur nous. « *La théâtralité de la parole médiatique me capte, j'observe l'orientation de l'attention qu'elle opère, et traque ses jeux de formatages de l'esprit[2]* » précise-t-elle.

LAUTEUR



GUILLAUME LASSERRE
Travailleur du texte
Paris - France

182 BILLETS

45 FAVORIS

6 PORTFOLIOS

88 CONTACTS



Lisez Mediapart en illimité sur ordinateur, mobile et tablette.

Je m'abonne

LE BLOG

SUIVI PAR 90 ABONNÉS

Un certain regard sur la culture 

À PROPOS DU BLOG

Blog de critique artistique. FB @uncertainregard-surculture

MOTS-CLÉS

ART CONTEMPORAIN • CHARLOTTE KHOURI • DÉCORUM • ENTREPRISE • EXPOSITION • FILM • INSTALLATION • LA GALERIE • CENTRE D'ART CONTEMPORAIN • NOISY-LE-SEC • POUVOIR • RÊVE • VIDÉO



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec; 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

« L'univers de bureau a toujours été pour moi très exotique[3] »

« *Dauphins, Dauphines* » est le nom d'un jeu d'enfant dans lequel un joueur lance un objet en l'air en prononçant le nom du camarade qui doit le rattraper. C'est aussi le titre de l'exposition. Ce type de géométrie verticale illustre le rapport de Charlotte Khouri à l'héritage historique et à l'histoire. Le parcours que l'artiste déploie à travers les salles d'expositions s'invente à partir du film « *Nuit majeure* », produit durant sa résidence au centre d'art. Il est constitutif de l'exposition, et à pour point de départ l'expérience de l'artiste dans le monde du travail. Après son diplôme, Charlotte Khouri éprouve le besoin de prendre du recul. « *J'ai travaillé plusieurs années au Palais de la Bourse, en plein cœur de Paris, au sein d'un décor prestigieux et très sérieux, dans un contexte bureaucratique auquel je n'avais pas été préparée par mes études en école d'art. (...) On travaillait avec des grands groupes, des universités, etc. On organisait des congrès, des journées d'études et des événements autour de la finance[4]* » précisant « *on avait donc à faire à des hommes en costume issus du public et du privé* ». C'est cette expérience de vie de bureau qu'elle souhaite exploiter dans son projet « *L'idée était de produire un film à partir de cette réalité, nécessitant que des acteurs jouent avec moi devant la caméra. Dans mon dossier de candidature, j'avais conçu une sorte d'appel à participation destiné à des personnes dont le quotidien est lié à un poste fixe derrière un bureau[5]* ». Ce motif de vie de bureau est surtout prétexte pour l'artiste à inventer une forme qui serait à la fois nocturne, onirique et orientale. L'exposition prend l'aspect d'une immense installation immersive dans laquelle on retrouve certains éléments mobiliers qui composent le décor du film, ou en dérive, tel le bureau qui se révèle ministériel, puis coiffeuse, ou la chambre d'apparat. Au cours de sa résidence, elle part à la rencontre du territoire. Ainsi, retrouve-t-on dans le décor mobilier des formes reprises d'éléments architecturaux provenant de la mairie de Noisy-le-Sec ou du centre des impôts, mais aussi de monuments nationaux. L'artiste recrute ses apprentis comédiens via les réseaux sociaux. L'exposition fonctionne comme un sas vers le film, une porte d'entrée qui est aussi la porte de sortie.



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, Table de réunion (détail), La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec; 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, Parcours, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec; 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

LE FIL DU BLOG

[Le petit théâtre du pouvoir de Charlotte Khouri](#)

19 JUIN 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

[Jochen Lempert, capter l'invisible](#)

14 JUIN 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

[Quelques jours dans la vie d'une femme](#)

11 JUIN 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

[Louise Pressager, musicale thérapie](#)

2 JUIN 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

[René Burri, la vibration du vivant](#)

27 MAI 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

DANS LE CLUB

[Louise Pressager, musicale thérapie](#)

2 JUIN 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

[Pilar Albarracín, portrait d'une Andalouse en feu](#)

26 MAI 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

[Edith Dekyndt, la matière à l'épreuve du temps](#)

10 MAI 2020 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#)

DANS LE JOURNAL

[Dans l'art contemporain, des salariés malades du management](#)

11 JUIN 2020 | PAR [CÉCILE ANDRZEWJSKI](#)

[Biennales, fin de partie ?](#)

29 MARS 2020 | PAR [LUDOVIC LAMANT](#)

[Un artiste sans œuvre : «Klingsor», de Torgny Lindgren](#)

28 FÉVR. 2020 | PAR [MAURICE MOURIER \(EN ATTENDANT NADÉAU\)](#)

LE FIL DU CLUB

[UNE DU CLUB →](#)

[Université d'été du NPA : du dimanche 25 au mercredi 26 août 2020](#)

23 JUIN 2020 | PAR [JEAN-MARC B](#)

[Face au discours suprémaciste de Macron élus de Martinique levez-vous pour la Vérité !](#)

23 JUIN 2020 | PAR [PIERRE CARPENTIER](#)

[Municipales : 200 candidats demandent plus de trains de nuit !](#)

23 JUIN 2020 | PAR [OUSOU TRAMENDUIT](#)

LE FIL DU JOURNAL

[UNE DE MEDIAPART →](#)

[Perpignan: Aliot, nouveau notable, redoute la mobilisation des quartiers populaires](#)

23 JUIN 2020 | PAR [LUCIE DELAPORTE](#)

[La trouille rouge de la droite toulousaine](#)

23 JUIN 2020 | PAR [EMMANUEL RYONDE](#)

[KAIP : deux nouveaux licenciers illégaux ciblent les conducteurs de bus](#)

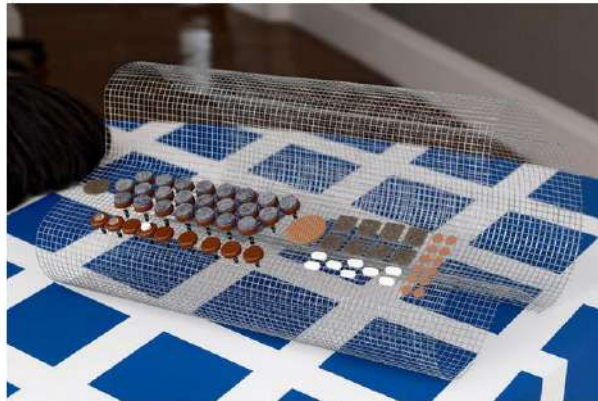
23 JUIN 2020 | PAR [DAN ISRAËL](#)



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, mast de capvent, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 28 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mola

« *Nuit majeure* » est une performance filmée opulente, étrange, baroque, drôle, dissonante. Œuvre matrice, elle possède le caractère flottant du songe, son illogisme ordonné, son incongruité et ses jeux de langage, outils majeurs de l'art de Charlotte Khouri, avec la performance. Le film s'ouvre sur fond de musique orientale. Après un « pile ou face » à la pièce de dix francs, un ruban isolant se fait serpent sous l'impulsion de la main qui s'en saisit, trempe sa langue dans un verre d'eau et chemine entre deux brioches avant de passer dans une étrange machine, sorte de sténotype ou plutôt d'ossature de sténotype munie néanmoins d'un clavier, qu'un personnage féminin à la frange démesurée, mi employée de bureau mi déesse indoue, actionne à trois bras. « *Le serpent est une figure qui vient faire onduler l'univers qui nous entoure. C'est comme si c'était le début d'une sorte de rêve, et que l'organique prenait vie* »[6] indique l'artiste. On retrouve

le reptile dans le grand bureau, dessinant une forme sinusoidale sur l'un des murs, induisant ainsi un dysfonctionnement qui vient briser les lignes droites, les lignes de force. L'animal à sang froid installe le film dans une sorte de dimension parallèle à la nôtre, une rêverie, dans laquelle la vie de bureau est subvertie. On en reconnaît les codes, pas les situations, irrationnelles, absurdes, hilarantes et pathétiques à la fois, et pourtant révélatrices de notre aliénation au travail, ce que résume parfaitement la première phrase du film : « *Il y a la possibilité que nous entrions dans ce dossier, mais il y a également la possibilité que nous n'y entrions pas* » délicieuse folie administrative. « *Les lignes droites deviennent courbes, les bureaux sont des vagues. C'est un univers nocturne. La nuit, on réutilise ce qui s'est passé le jour. Les lignes peuvent bouger, c'est graphique ; les corps, agencés d'une certaine manière la journée, peuvent évoluer différemment, pour contrebalancer cette réalité* »[7].



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 28 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mola

Si le film aborde le monde de l'entreprise, il est traversé par la récurrence de symboles qui façonnent l'identité culturelle française. Ainsi, la brioche et la baguette sont-elles omniprésentes mais pas forcément là où on les attend. La place centrale est occupée par un chœur de six personnages. On le retrouve dans une voiture fictive, autour d'une machine à café supposée ou d'une table de réunion figurée. Il est à la fois annonciateur et commentateur. Les regards sont ici absents. De la même manière que le personnage interprété par Charlotte Khouri dissimule ses yeux sous sa longue frange protubérante, ceux des membres du chœur disparaissent derrière une surprenante paire de brioches. Des uniformes élastiques parodient les costumes trois pièces des cadres en col blanc. L'artiste joue avec le double sens du mot costume. Elle l'envisage comme un jeu de rôle, un accessoire pour le personnage que l'on s'invente : « *Le costume représente le pouvoir aux yeux des autres, quelque chose de structuré, d'établi et d'immuable* »[8]. Dans le film comme dans l'installation, tout est signifiant. Elle interroge ainsi les ressorts d'une identité nationale en utilisant, de façon à la fois détournée et ostentatoire, ses symboles, qu'il s'agisse de monuments nationaux ou de pâtisserie. Aux paires de brioches, utilisées comme des lunettes dans le film, répondent des brioches entières en plâtre, servant de motif décoratif apposé sur certains murs des espaces d'exposition. La baguette quant à elle se confond avec une barre de danse installée dans le bureau. La France n'est cependant pas la seule à bénéficier d'une telle visibilité. Une « *British minute* » honore l'Angleterre en offrant une savoureuse scène de dégustation de « *jelly* » par le chœur, devenu gouteur. Charlotte Khouri avoue avoir eu envie du décalage britannique pour contrer la centralité française, usant de la métaphore botanique qui oppose le jardin à la française, sa géométrie, sa maîtrise d'une nature totalement domestiquée, et le jardin à l'anglaise, sauvage, chaotique, naturel.



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 28 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mola



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

Des situations improbables, le chant *a cappella* d'une diva, une frange démesurément longue, l'inquiétante musique du générique de fin, « *Nuit majeure* » n'est pas sans rappeler l'atmosphère à l'onirisme troublant du cinéma de David Lynch qui se serait essayé à un remake de « *La panthère rose* ». « *J'ai besoin de me nourrir d'autres domaines, du théâtre, du cinéma...* [9] » confie-t-elle, citant volontiers comme sources d'inspiration les travaux du comédien et metteur en scène Jonathan Capdevielle, plus particulièrement sa pièce autobiographique « *Adichatz / Adieu* » dans laquelle il renonce à son enfance pour mieux lui dire adieu, d'Anne Le Troter, sa camarade de promotion à la HEAD, avec qui elle a entamé, après l'avoir fondé en 2017, une série de représentations du « Théâtre chez l'habitant – Théâtre d'habitation ». Les deux artistes partagent la même approche des mots, envisagés comme les notes d'une partition. Guy de Coindet et Joël Pommerat qu'elle découvre avec la pièce « *Je tremble* », mais aussi Jean Yanne, font également partie de son panthéon.



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

« En France, on a confondu pouvoir et monarchie »



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

« *Dauphins, Dauphines* », s'il nomme un jeu d'enfant, est aussi le titre royal que porte l'héritier de la couronne, le successeur, et son épouse. La question du pouvoir et de sa représentation est liée en France à sa centralisation parisienne très tôt mise en place, dès la fin du XVI^{ème} siècle, avec le règne d'Henri IV et enrénée par Louis XIV et Napoléon. Dans le film, la cantatrice est d'une certaine façon la personnification de la centralisation, celle de la parole. Elle tient la ville de Paris dans une main, à la fois protectrice et maîtresse. Dans son travail, Charlotte Khouri ramène des images, des architectures, à l'échelle de son corps, en renverse son rapport physique pour mieux le désacraliser et se réappropriier l'héritage culturel et historique dominant dont il est le symbole. Il en va ainsi de la Tour Eiffel mais aussi de l'Arc-de-Triomphe dont la forme est reprise dans la tête de lit de la chambre d'apparat. Lorsqu'on est allongé, la puissance historique

et triomphale du monument se métamorphose en puissance protectrice : carapace, habitacle, armure. Il compose une sorte de dytique avec la table de réunion du film, aux contours ondoyants, aux motifs géométriques, dont on retrouve le plateau accroché au-dessus de l'entrée de la salle de projection. L'artiste en change ici le statut, faisant d'un mobilier utilitaire où s'échange la parole, un objet de contemplation, qui appelle le silence. La table de réunion du film se mue en une peinture religieuse, quasi sacrée dans l'espace de l'exposition. A la fin de « *Nuit majeure* », le personnage qu'interprète Charlotte Khouri se lance dans un play-back enflammé de « *Vivre ou survivre* » de Daniel Balavoine. En guise de micro, elle tient à la main un bilboquet à l'effigie de François Mitterrand. L'artiste rééquilibre ici les rapports de force : « *Il y a des verticalités qui nous assoient et d'autres qui nous élèvent. Je pense que Balavoine incarne ce deuxième type*

de verticalité, contrairement à la monumentalité mitterrandienne[10] ». En 1980, sur le plateau d'un journal télévisé, le chanteur populaire avait interrompu le futur Président pour faire part du désespoir de la jeunesse[11]. L'exposition, envisagée comme une seule et même installation immersive, rend palpable cette représentation du pouvoir, ses codes, son décorum, que le film introduit depuis son évocation du monde du travail jusqu'aux accessoires gastronomiques érigés en symboles culturels nationaux, et aux figures historiques de Napoléon et François Mitterrand, sans nul doute celui qui incarne le mieux le concept de président monarque. On retrouve, imprimé sur des housses recouvrant des sièges de bureau, son célèbre portrait stylisé tel qu'il est apparu lors de sa victoire à l'élection présidentielle de 1981. Cette année-là, l'avenir était au Minitel.

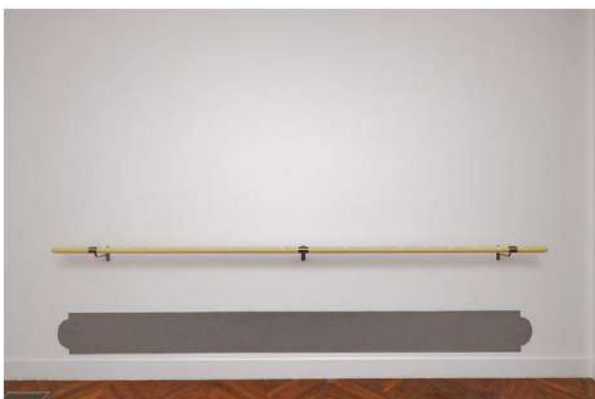


Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

A la fois loufoque et révélateur, « *Dauphins, Dauphines* » est une invitation à déambuler dans le film et dans son extension. Ainsi, la chambre à coucher est d'apparat, rappelant par sa clôture qui en réserve l'accès, la Chambre du Roi à Versailles. Les matériaux aux formes simples, les motifs stylisés, contrastent avec la grandeur de l'espace que vient anoblir par le parquet en point de Hongrie. Le grand paravent, situé au centre de l'exposition, fonctionne comme une porte, un passage liant le film à l'exposition, la salle de projection au décor. Il concentre des motifs architecturaux stylisés inspirés de ceux qui se trouvent sur différents bâtiments de la ville de Noisy-le-Sec : le bossage de la Galerie, l'horloge de la mairie, le plan en céramique de la ville, les trottoirs. Enfin, le bureau réunit certains éléments du film comme l'étrange machine à écrire transparente ou les uniformes élastiques qui servent désormais de rideaux, tandis que le mur de droite est occupé par la barre de danse en forme de baguette. Le bureau, au motif bleu et blanc de treillage évoquant l'ordonnance du jardin à la française, se révèle coiffeuse lorsqu'on se place de l'autre côté. Charlotte Khouri s'attache à démystifier les représentations du pouvoir en les ramenant à une certaine utilité domestique. En France plus qu'ailleurs, la mise en scène du pouvoir répond à un protocole emphatique qui, deux cent trente ans après la Révolution française, n'a jamais cessé de rejouer les fastes du décorum royal de l'Ancien Régime. « *J'ai la sensation que nous avons besoin de rééquilibrer la face du monde en créant des verso, grâce à l'art pour la partie des représentations et de l'imaginaire notamment*[12] » explique Charlotte Khouri, poursuivant : « *Mon geste artistique est motivé par le fait de ne pas laisser mon verso se faire à mon insu. Mon corps, mon esprit et mon intériorité, c'est tout ce que j'ai finalement. Et je tiens à cette forme de résistance en façonnant mon verso du monde en réponse aux volontés des formes d'informations qui me sont adressées* ». Dans cette relecture ironique et théâtralisée de notre histoire à travers ses monuments, sa gastronomie pâtissière, le spectateur est invité à laisser son esprit vagabonder au gré des dérives successives qui façonnent le film, à déambuler dans les décors qui le construisent, à s'immerger dans l'œuvre totale que l'artiste compose. Pendant le générique de fin, les acteurs, vus de profil, rassemblés dans un même véhicule imaginaire, filent vers leur avenir. Les lignes droites se font courbes ici. Les rêves, c'est bien connu, prennent le contrepied de la réalité pour mieux la corriger.



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole



Vue de l'exposition "Dauphins, Dauphines" de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Aurélien Mole

[1] Boris Busslinger, « Contre le coronavirus, la discipline suisse », *Le Temps*, 20 mars 2020, <https://www.letemps.ch/suisse/contre-coronavirus-discipline-suisse> Consulté le 14 juin 2020.

[2] « Charlotte Khouri. Mon geste artistique est motivé par le fait de ne pas laisser mon verso se faire à mon insu... », entretien, *Yellow over purple*, sd, <https://www.yellowoverpurple.com/artist/charlotte-khouri/> Consulté le 16 juin 2020.

[3] Stéphane Renault, « Charlotte Khouri. J'ai besoin de me nourrir d'autres domaines », *The Art Newspaper France*, 16 février 2020, <https://www.artnewspaper.fr/feature/j-ai-besoin-de-me-nourrir-d-autres-domaines> Consulté le 15 juin

[4] Entretien de Charlotte Khouri avec Marc Bembekoff, livret de l'exposition « *Dauphins, Dauphines* », La Galerie – Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 2020.

[5] Stéphane Renault, « Charlotte Khouri. J'ai besoin de me nourrir d'autres domaines », *The Art Newspaper France*, 16 février 2020, <https://www.artnewspaper.fr/feature/j-ai-besoin-de-me-nourrir-d-autres-domaines> Consulté le 15 juin.

[6] Entretien de Charlotte Khouri avec Marc Bembekoff, livret de l'exposition « *Dauphins, Dauphines* », La Galerie – Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 2020.

[7] Stéphane Renault, « Charlotte Khouri. J'ai besoin de me nourrir d'autres domaines », *The Art Newspaper France*, 16 février 2020, <https://www.artnewspaper.fr/feature/j-ai-besoin-de-me-nourrir-d-autres-domaines> Consulté le 15 juin

[8] Entretien de Charlotte Khouri avec Marc Bembekoff, livret de l'exposition « *Dauphins, Dauphines* », La Galerie – Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 2020.

[9] Stéphane Renault, « Charlotte Khouri. J'ai besoin de me nourrir d'autres domaines », *The Art Newspaper France*, 16 février 2020, <https://www.artnewspaper.fr/feature/j-ai-besoin-de-me-nourrir-d-autres-domaines> Consulté le 15 juin

[11] « Daniel Balaïvoine interpelle François Mitterrand », *Antenne 2 midi*, 19 mars 1980, <https://fresques.ina.fr/mitterrand-fiche-media/Mitter00163-daniel-balaivoine-interpelle-francois-mitterrand.html> Consulté le 18 juin 2020.

[12] « Charlotte Khouri. Mon geste artistique est motivé par le fait de ne pas laisser mon verso se faire à mon insu... », entretien, *Yellow over purple*, sd, <https://www.yellowoverpurple.com/artist/charlotte-khouri/> Consulté le 16 juin 2020.



Vue de l'exposition « *Dauphins, Dauphines* » de Charlotte Khouri, La Galerie centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, 25 janvier - 18 juillet 2020 © Arwelien Mole

Charlotte Khouri et « *Dauphins Dauphines* »,

Jusqu'au 18 juillet 2020 - Mercredi, de 14h à 18h, samedi de 14h à 19h et sur rendez-vous.

La Galerie - Centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec et
1, rue Jean Jaurès 93 130 NOISY-LE-SEC

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

Ateliers artistiques avec La Galerie

Le centre d'art contemporain a repris ses activités depuis début juin, avec l'exposition « Dauphins, Dauphines » de Charlotte Khouri, exceptionnellement prolongée jusqu'au 18 juillet. L'accueil des publics a été réadapté, en tenant compte des mesures sanitaires et de distanciation. Le port du masque était ainsi obligatoire pour venir voir l'exposition.

Ateliers « trompe l'œil »

Les artistes intervenantes Céline Drouin-Laroche et Anna Ternon, qui accueillent au quotidien les groupes scolaires de la ville pour des visites d'exposition et des ateliers de pratique artistique, proposeront en juillet de nouveaux ateliers autour de l'exposition de Charlotte Khouri, à destination des enfants des accueils de loisirs. Les ateliers se dérouleront à La Galerie, dans le respect des gestes barrières, et sur la nouvelle esplanade Simone-Veil si le temps le permet.

Fin juillet, La Galerie invite également l'artiste Mathilde Geldhof à proposer des ateliers « trompe-l'œil » pour réaliser des cartes postales « truquées » autour des berges du canal



▲ Vue de l'exposition « Dauphins, Dauphines » de Charlotte Khouri

de l'Ourcq. Ceux-ci se dérouleront du mardi 28 juillet au dimanche 2 août de 15 h à 19 h, dans le cadre de l'Été du Canal (à lire aussi en p. 15).

**Réservation par courriel : lagalerie@noisylesec.fr
La Galerie, 1 rue Jean-Jaurès**